

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ETUDIANT

RELIGION, SCIENCES et LETTRES.

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TRE} - - - DIRECTEUR.

SOMMAIRE :

POLITIQUE GÉNÉRALE : **CE QUI EST VRAI** *F. A. Baillaigé, ptr.*

MOTS D'ESPRIT. *C****

HYGIENE : **LE SOMMEIL.** *E. F. Panneton, M. D.*

SYSTEMES DE NUMÉRATION : **DOUZE** contre **DIX**, traduit du " Literary Digest " de New-York, par *G. F. Baillaigé.*

MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE : **HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE** du cardinal Gonzales. *Elio Blanc, ptr.*

Le Siècle de Corneille. *A. Gaudesroy.*

BIBLIOGRAPHIE : La Littérature et le Jeune Homme ; Le Panthéon canadien ; Le Cinquantenaire des Oblats ; Canada ecclésiastique ; L'Annuaire catholique ; Rapport de l'Ingénieur de la cité de Québec ; Hoffman's catholic directory. *F. A. Baillaigé, ptr.*

A TRAVERS LE MONDE : Canada ; A l'Etranger. " " "

SUPPLÉMENT :

L'AURORE D'UN MONDE NOUVEAU, discours de M. de Mun à la jeunesse catholique de Nantes.

ÉLOGE DE VICTOR JACOBS, illustre catholique belge, par *M. Delantsheere.*

MGR JANSSENS, le grand historien allemand. *Bien public.*

SOUS LA FALAISE DE LA VIERGE. *La Défense.*

ABONNEMENT

\$1.00

PAR AN.

UN NUMÉRO, 2 CENTIMS.

Les abonnements datent du 1er janvier.

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q., CANADA

Le Révérend Père Supérieur re-
pense de plus en plus ses forces.

Le R. P. Lacombe (accompagné
du R. P. Tranchemontagne) donne
aux élèves une intéressante confé-
rence sur les hommes et les choses
du Nord-Ouest.

Le R. P. Lacombe recevra avec
reconnaissance les livres que Pon
voudra bien lui envoyer. Adresse :
Résidence des PP. Oblats, Montréal.

Nous apprenons avec peine que
notre ami M. Lavigne d'Albany a
vu passer au feu son église et une
partie de son presbytère.

M. Edouard Kelly, est admis à
l'étude du droit.

Petite fête aux huîtres, grâce à
l'obligeance de M. le Curé Pru-
d'homme de Ste-Anne d'Ottawa qui
n'a pas voulu passer par Joliette
sans laisser une douceur au person-
nel.

De passage au Collège : les RR.
MM. A. Desrochers, vicaire, Spen-
cer, Mass. ; E. L. Caron, vic. Trois-
Rivières ; J. M. Deschênes, vicaire,

St-Roch de l'Achigan ; L. A. Sené-
cal, vicaire, Sorel.

Le 31 janvier, sonper au Noviciat,
à l'occasion du départ pour l'Europe,
du R. P. Coutu, C. S. V. Bon
voyage.

M. J. Cardin, N. P., accompagne
le Rév. M. Senécal. En voilà un qui
n'a rien perdu de l'allegro du col-
lège.

Décès du Rév. N. Barrette, an-
cien curé de St-Luc, ancien direc-
teur du Collège de l'Assomption,
ex-professeur au Collège Joliette.
Homme de discipline, versé dans la
connaissance des langues grecque
et latine. Il a employé les années
de sa maladie à traduire en vers
français les hymnes des 4 volumes
du bréviaire. Ses funérailles ont eu
lieu à St-Thomas de Joliette.

COLLEGIANA NOVA

Le Frère Ignace Moran, jardinier
du Collège de Notre-Dame, a rem-
porté 32 prix aux brillantes Exposi-
tions agricoles et horticoles qui vien-
nent d'avoir lieu à Montréal : 16
Premiers prix, 12 Seconds prix et 4
Troisièmes.

"German" Syrup

Nous avons choisi deux ou trois lignes dans les lettres
que nous avons reçues récemment de divers
LE CROUP parents qui ont donné le Sirop Allemand à
leurs enfants qui souffraient du Croup.

Vous pourrez y ajouter foi, d'autant plus que ces let-
tres viennent de personnes honnêtes, et bien posées dans
la société, qui sont heureuses d'avoir trouvé ce qui man-
que à tant de familles, un remède ne contenant aucun
drogue dangereuse, que les mères peuvent administrer,
avec confiance, à leurs enfants, dans leurs crises les plus
pénibles, avec la certitude de leur guérison :

"Ed. L. Villits d'Alma, Sébrac-
ka : Je donne à mes enfants
quant il y a du Croup, mais
comme cela-ci. Son effet est tout à
fait merveilleux.

La moitié, au moins, de nos pratiques, comprend des
mères qui se servent du Sirop Allemand de Boschee,
pour leurs enfants. Pour qu'un remède agisse efficace-
ment sur les jeunes enfants, il faut qu'il soit applicable
au traitement des maladies qui les attaquent si subitement
et si dangereusement, telles que la coqueluche, le croup,
le diphthérie et les inflammations dangereuses des orga-
nes délicats de la gorge et des poumons.

L'ETUDIANT

RELIGION, SCIENCES et LETTRES.

F. A. BAILLAIRGÉ, PTRE

DIRECTEUR.

CANADA.

Politique Generale.

CE QUI EST VRAI.

Les Canadiens sont en train de se faire à l'étranger une jolie réputation ! Et cependant nous sommes encore, substantielle-
ment au moins, ce que nous étions, bien qu'il y ait des brèches plus ou moins profondes sur plus d'un point.

Distinguons bien le vrai du faux.

* * *

1. Il est vrai que, pour faire au Canada les élections soit fédérales, soit locales, soit conservatrices, soit libérales, il faut *beaucoup d'argent*.

2. Il est vrai qu'une grandissime partie de cet argent vient pour chaque partie, d'un trésor spécial qu'on appelle le *fonds électoral*.

3. Il est vrai qu'une bonne partie de ce trésor vient de *contributions plus ou moins forcées*.

4. Il est vrai que ces contributions forcées viennent de certains *contracteurs publics*. Nous entendons par là un certain nombre de ceux qui font des affaires avec le gouvernement.

5. Il semble bien que l'argent souscrit par les *contracteurs* ne va pas *tout entier* au fonds électoral.

6. Il est vrai que certaines entreprises publiques se font à des prix qui paraissent *excessifs*.

7. Il est fort à craindre que certains contracteurs augmentent de beaucoup leurs prix afin de *rattraper* leurs souscriptions.

8. Il est vrai que le peuple paye généralement, indirectement mais effectivement, les souscriptions *forcées*. Il y a de fait peu de contracteurs ou d'entrepreneurs qui aient assez de vertu ou de *savoir-faire* pour n'avoir d'autre objectif que les *beaux yeux* d'un gouvernement.

9. Il est vrai que les contributions forcées et que le trésor électoral sont une occasion prochaine de chute pour les âmes faibles et cupides.

10. Il est vrai que plusieurs de nos hommes publics, conservateurs et libéraux, sont *loin* d'être des sujets d'*édification*. Plusieurs ont sur la règle de justice une théologie singulière. Ils font preuve sur certains points d'une ignorance *crasse*.

Nos hommes publics cependant ne sont pas précisément les *démons* dont une partie de la presse donne le portrait.

11. Il est vrai que nos journaux, en trop grand nombre, manquent de critique pour un certain nombre de cas. Il faut donner comme douteux ce qui est douteux et comme certain ce qui est certain. Quand à ce qui est *léger*, il ne faut pas le mettre sur le même pied que les choses graves. Ces faux coups de compas ont pour effet d'exaspérer les partisans, d'embrouiller le peuple, de le dégoûter, et de compromettre les meilleures causes.

12. Il est vrai de dire que quelques électeurs vendent leur *vote*. Il est calomnieux de dire que le peuple en général se vend. Grâce à Dieu c'est l'infime exception.

13. Il est vrai que plusieurs *entremetteurs* vendent leur *influence*. Cette classe comprend pour une partie la *crasse* de la nation. Il y a là de grands coupables.

X se présente-t-il comme candidat pour un siège au parlement qu'il se voit bientôt assiégé par un certain nombre de parasites." Tel dira : " J'ai de l'influence, je puis vous avoir tel rang, telle paroisse, mais les dépenses sont grandes, il me

faut cent piastres, deux cents piastres, mille piastres. ”

Tel autre dira : A si je ne reçois rien, je tourne ces gens contre vous. ”

Or de ces entremetteurs, les uns, hommes de paille, pris, dépensent ce qu'ils reçoivent, et achètent les électeurs. Lorsqu'ils craignent un refus, ou lorsqu'ils n'osent pas s'adresser au mari, ils s'adressent à l'épouse et ils achèteront par exemple certains animaux qu'ils payeront 10 fois ce qu'ils valent en disant : “ vous savez ” !.....

Quant aux autres, c'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent ; Dieu sait ce que valent leurs prétendus comptes. Oui, ce sont ces agents, qui mettent le gros magot dans leur bourse. Ils ont tout intérêt à dire que le peuple se vend. Ils sont eux-mêmes acheteurs et vendus. Le peuple ne doit pas être confondu avec ces sangsues.

A chacun son dû. Enlevons à ces corbeaux leur ration et ils cesseront bientôt de s'abattre sur nos villes et sur nos campagnes.

* * *

Le *devoir* des hommes publics est de se sacrifier pour la patrie.

La *force* des hommes publics doit être dans la valeur de leurs principes, et non dans le faux monnayage.

Leur *gloire* sera toujours le devoir accompli.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

MOTS D'ESPRIT

M. le rédacteur de l'*Etudiant*,

M. C. J. Magnan, dans un article, bien digne du reste, reproche à M. Chs. Baillaïrgé d'avoir mis des homonymes composés dans son dernier ouvrage : *Homonymes français*.

Dans certains quartiers on relève bien loin tout homonyme composé. L'abus en matière d'homonymes composés est certaine-

ment *insupportable* ; cet usage cependant, s'il est modéré, ne laisse pas d'avoir son côté agréable et des hommes d'esprit ne l'ont pas trouvé indigne d'eux.

Gall, amant de la reine, alla, tour magna-
[Nîmes,
Galamment, de l'arène à la Tour Magno, à
[Nîmes.

THÉODORE DE BANVILLE.

Apprenez que le prix de vos locaux motive
Mon départ sans tarder par la locomotive.

Lorsque Ducis mourut, MM. Michaud et Campenon se disputèrent son fauteuil à l'Académie française. M. Campenon, prenant les devants, fit cet épigramme contre son concurrent :

Au fauteuil de Ducis on a porté Michaud.
Ma foi ! pour l'y placer, il faut un ami chaud.

Michaud répliqua :

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon !
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe ?
[non.

La commission littéraire de l'Académie des Palmiers ayant fait un rapport favorable des *Homonymes français* de M. Chs. Baillairegé. L'Association lui a donné une mention honorable dans sa séance du 10 janvier 1892.

C.***

Québec, décembre 1891.

Les HOMONYMES SIMPLES de la langue française sont en vente aux bureaux de la FAMILLE. Broché 30 centins, relié 50 centins.

L'HYGIÈNE

III

HYGIÈNE PUBLIQUE, HYGIÈNE PRIVÉE

L'hygiène se divise en deux parties : l'hygiène privée et l'hygiène publique. La première s'occupe de l'homme pris isolément et la seconde de l'individu pris collectivement ; l'assainissement des villes, la construction des édifices publics, des égouts, sont du ressort de l'hygiène publique.

L'hygiène privée donne des règles pour perfectionner la culture de l'esprit aussi bien que celle du corps car les deux sont inséparables ; le corps n'est-il pas en effet affecté par les émotions morales trop vives, tandis que l'esprit est influencé, troublé par les maladies dont le corps peut souffrir. *Mens sana in corpore sano*. Pour vivre suivant les règles de l'hygiène, nous devons maintenir dans un ordre parfait, les différentes facultés du corps, de l'esprit et du cœur. Cette science, encore dans l'enfance, a déjà rendu des services sans nombre et il est inutile d'insister sur les vastes horizons qui sont ouvertes aux hygiénistes de l'avenir.

Pour classer et étudier un sujet aussi vaste, les hygiénistes ont imaginé de diviser en six ordres ou classes tous les sujets embrassés par cette nouvelle science. L'étude de ces différents sujets constitue l'hygiène générale qui embrasse l'homme de tous les tempéraments, de tous les constitutions et de tous les âges.

IV

DIVISION DU PRÉSENT TRAVAIL.

Comme mon intention n'est pas de vous donner un cours d'hygiène, mais plutôt de vous fournir quelques notions utiles, nous allons prendre un à un les différents exercices de la journée de l'écolier et essayer de dire en quelques mots, ce que l'hygiène enseigne sur ces différents sujets. Le DORTOIR, l'ÉTUDE, le RÉFECTORIE et la RECREATION, tels sont les différents chapitres que nous allons traiter ; ils comprennent, je crois, la vie de l'écolier toute entière, moins la chapelle ; mais je laisserai à une voix plus autorisée que la mienne le soin de traiter ce sujet. (1)

PREMIÈRE PARTIE

LE DORTOIR

1^o

LE SOMMEIL

A cinq heures le lever ; le traditionnel *Benedicamus Domino* se fait entendre. Mes félicitations à celui qui est le premier sorti du lit ; le sommeil est tellement l'image de la mort, que la nécessité seule, devrait, il me semble, être la règle du temps qu'on lui accorde.

Un jour, quelqu'un reprochait à M. de Bismark de ne pas sévir contre les Jésuites à l'exemple de Jules Ferry.

Que voulez-vous faire à des hommes qui se lèvent à quatre heures du matin, répondit le chancelier de fer.

Ainsi ne murmurez pas si le règlement vous fait un peu matineux.

Le sommeil est un des plus grands dons du Créateur à sa créature ; outre qu'il permet à l'homme de réparer ses forces, le sommeil fait trêve aux maux de l'indigent, aux labeurs de l'homme de peine et aux douleurs de celui qui souffre. Par ces rêves, ces légers enfants du sommeil, nous vivons souvent d'une vie moins pénible et nous nous délectons de jouissances que la réalité vient trop tôt faire disparaître.

Les heures de sommeil varient beaucoup aux différents âges de la vie.

(1) Cet article et les suivants sont un écho fidèle du cours d'hygiène donné par l'auteur aux élèves du Petit Séminaire des Trois-Rivières. Les élèves de nos divers collèges, bien qu'ils ne soient plus étrangers à l'art de conserver la santé, trouveront encore d'utiles leçons dans les articles de M. le Dr Panneton.

L'enfant au berceau ne fait que manger, pleurer et dormir, un peu plus tard ses nuits sont de douze heures, environ plus une ou deux heures durant le jour.

L'adolescent et l'adulte ont besoin d'environ neuf à dix heures de sommeil suivant les travaux auxquels ils se livrent.

Le vieillard, lui, sent plus le besoin de dormir et l'extrême vieillesse ressemble beaucoup à la première enfance sous ce rapport.

Comme l'écolier ne fait aucun travail manuel, le temps alloué au sommeil doit être suffisant.

E. F. PANNETON, M. D.

DOUZE versus DIX

WILLIAM B. SMITH, Université de Missouri.

Traduit du *Literary Digest* de New-York du 21 novembre 1894

par G. F. BAILLAIRGÉ.

○ Dans tout système développé de numération il y a nécessairement un point où celle-ci se replie en sens contraire, et à partir duquel les nombres plus élevés doivent être exprimés par des procédés d'addition et de multiplication des chiffres inférieurs. Le nombre qui forme ainsi un point d'arrêt et un point de départ peut être nommé la base ou la racine du système. La numération ascendante à partir de cette base est disposée, en ordre, à gauche, et la numération descendante, à droite du point initial. Tout nombre naturel, autre que l'unité, peut être pris comme base ou racine, et de fait, divers nombres entiers, tels que *deux, cinq, dix, douze, vingt, soixante*, ont été pris. Parmi tous ceux-ci, cependant, c'est le nombre *dix* dont on a fait l'application la plus étendue et la plus complète,

et, pendant le siècle actuel, le système métrique décimal s'est établi fermement dans l'ouest et le centre de l'Europe continentale, ainsi que parmi les hommes de science, partout ailleurs.

Cette préférence du dix, comme racine, ne repose sur aucune base naturelle ni sur aucune propriété inhérente du nombre dix pour remplir cette fonction suprême dans l'arithmétique, mais simplement sur une propriété ou habitude physique particulière de compter, chez l'homme. Il est pentadactyle, il a dix doigts. Comme la manière élémentaire de compter a presque toujours été de compter sur les doigts, dès les premiers temps et surtout par les enfants, pendant les diverses phases de la vie individuelle, ou scolaire, ou nationale, le choix du nombre

dix comme point de départ, était presque inévitable. Si l'on se sert seulement d'une main, alors *cinq* se présente comme racine, ou si l'on se sert des deux mains et des pieds, alors c'est *vingt*, et en effet ces deux derniers nombres ont déjà servi de racines.

Aucun, cependant de ces nombres entiers, n'a de propriété intrinsèque pour arriver au but en question. Il y a de très sérieux défauts dans le nombre *dix*, comme racine. On ne peut diviser *dix*, ni par trois, ni par quatre, puis il n'est pas dans aucun rapport simple, ni avec *six*, ni avec huit, deux autres nombres importants. La fraction $\frac{1}{3}$ qui se présente si fréquemment, peut s'exprimer au moyen d'un décimal indéterminé seulement; $\frac{1}{3}$ requiert deux chiffres; $\frac{1}{76}$ comme décimal, est indéterminé; et $\frac{1}{78}$ requiert trois chiffres pour l'exprimer. Voilà des fardeaux très grands, dont on peut se débarrasser au moyen d'un procédé tout à fait simple et facile, à notre portée immédiate. C'est de rejeter la racine non convenable de *dix*, et de choisir à sa place, celle de *douze*, qui nous fournira les moyens d'obvier parfaitement et sous tous les rapports à toutes les difficultés. Remplacer le système décimal par le système duodécimal, serait une simplification majeure et très nécessaire, surtout pour l'homme pratique, et ce changement est entièrement praticable.

L'adoption de *douze* pour base, nécessitera, comme de raison, l'introduction de deux nouveaux symboles pour *dix* et *onze*, parce que *dix* alors ne signifierait plus *dix*, mais

douze; et aussi une nomenclature simple et constante. Mais cela pourra se faire facilement.

La supériorité de *douze*, au lieu de *dix*, comme racine, se manifestera dans la multiplication; dans les faits évidents: que les fractions utiles ordinaires peuvent s'exprimer, facilement et simplement, en duodécimales; que l'expression de nombres élevés deviendra numériquement plus concise; que dans l'expression d'une numération irrationnelle, au moyen de *duodécimales*, on parvient à un degré d'exactitude beaucoup plus grand qu'en se servant du même nombre de chiffres décimaux.

Il y a d'autres avantages d'une importance égale, quoique d'une autre nature, dans la numération duodécimale:

1. Il y a douze mois dans l'année et douze heures dans une demi-journée. Chaque heure du cercle d'un cadran, cependant, est divisée en soixante minutes et chacune de celles-ci en soixante secondes. Ce mélange de décimales et de duodécimales est très irrationnel, contre nature et décevant. Laissez, telle qu'elle est, la division en douze heures; mais appliquez-la seulement au demi-cercle, de manière que le cercle entier soit partagé en vingt-quatre heures. Divisez chacune de celles-ci en douze parties, — chacune de ces dernières en douze primes, — et chacune de celles-ci en douze secondes, et ainsi de suite. Ceci serait assurément une grande simplification, qui dispenserait d'une quantité énorme de travail et de confusion.

2. Notre division actuelle de l'année, en douze mois de longueur inégale, est embrouillante, irrationnelle, et incommode. Ayons douze mois de trente jours chacun, et faisons commencer l'année à l'équinoxe du printemps qui est le point de départ naturel. Il reste cinq jours dont il faut disposer. Supposons qu'on en fasse des jours de fête avec des noms spéciaux, extra-mensuels, n'appartenant à aucun mois. Ils pourront servir à marquer les stations du soleil dans sa route à travers le ciel, et coïncider avec : le jour de l'an, le jour du premier quartier, le jour du milieu de l'année, le jour du deuxième quartier, le jour de l'année dernièrement échue. On pourrait les nommer : *Vernequid*, *Solstice supérieur*, *Automnequid*, *Solstice inférieur*, *Vernequin*. L'année bissextile exigerait l'intercalation d'une journée au milieu de l'année, que l'on pourrait nommer *Automnequin*. Les noms des mois n'auraient pas besoin d'être changés ; il suffira d'en reculer le commencement, de dix jours.

La valeur de notre monnaie pourrait être réglée suivant le système duodécimal, assez facilement. Il faudrait seulement réduire la valeur de nos pièces de vingt-cinq cents à celle de vingt quatre et l'adopter comme unité. Le douzième serait de deux sons que l'on pourrait subdiviser aussi, mais une monnaie

d'une valeur moindre que celle-ci serait de peu d'utilité.

4. La mesure fondamentale est celle de la longueur, et la plus importante de toutes les unités est l'unité *linéaire*. La recherche d'une *unité* naturelle de longueur est intéressante, mais elle serait en vain parce qu'il n'en existe pas. Le *mètre* prétend être la dix-millionième partie d'un quadrant adapté, à Paris, mais tel n'est pas le cas. La *verge* anglaise, qui nous est familière à tous, est un étalon aussi bon que tout autre. Elle est déjà divisée en douzièmes, de trois pouces chacun. Appelez ce douzième un *trinch* (trois pouces). La douzième partie de cette dernière mesure serait notre quart de pouce bien connu, une unité très commode pour les petites longueurs, et, susceptible aussi de subdivision à un degré quelconque.

Adoptez le système duodécimal *in toto*, et d'un seul coup vous faites disparaître toutes les terreurs qui entourent le grand géant *Arithmos*. Et, de plus, vous ajouterez une année entière, que l'on désire si grandement maintenant, à la vie de chaque adolescent qui atteint sa majorité.

Le triomphe complet, soit de dix, soit de douze, est assuré. Le système duodécimal est le meilleur que l'on puisse concevoir, le meilleur que la *nature des nombres* puisse admettre.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

" HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE "

par le cardinal Gonzalez

(L'Université Catholique).

Le public catholique qui s'intéresse d'ailleurs sincèrement à la restauration de la philosophie scolastique, ne se rend pas bien compte des difficultés énormes de cette œuvre. Beaucoup se persuadent volontiers que la victoire n'est pas douteuse, du moment que le Saint-Père a parlé et que la vérité est pour nous ; et ils oublient que la vérité cachée sous le boisseau, ou qui ne luit que dans la solitude, ou qui, privée des moyens indispensables aujourd'hui à toute science humaine, ne peut s'imposer à l'attention publique, ni surtout se justifier des faux témoignages portés contre elle, est une vérité nécessairement méconnue : elle brille au ciel, mais non sur la terre. Or, n'est-ce pas là une défaite ? Sans doute, la vérité est invincible en elle-même, elle ne passe pas ; mais les intelligences peuvent lui échapper, elles subissent des défaites, souvent plus désastreuses que celles du cœur. C'est ce qui arrive, hélas ! toutes les fois que, n'ayant pas goûté une philosophie sérieuse et foncièrement chrétienne, elles s'éprennent de quelque autre qui ne l'est pas. Ces cas deviennent-ils plus rares aujourd'hui ?

L'un des terrains où la lutte est particulièrement difficile à soutenir est celui de l'histoire. Il appartient en grande partie à nos adversaires. Qu'on passe en revue la bibliothèque historique fort considérable qui s'est formée depuis le commencement du siècle : ouvrages de longue haleine ou simples monographies, publiés sur l'histoire générale de la philosophie, ou sur telle école, tel système, tel philosophe célèbre ; on sera étonné d'en trouver un si petit nombre de sincèrement favorables à la cause de la philosophie chrétienne. En réalité, nous sommes réduits souvent à nous instruire auprès de nos adversaires, et à chercher dans leurs travaux les titres plus ou moins altérés de notre propre gloire. Comme Jérôme, qui demandait la science de l'Écriture aux disciples du Talmud, nous étudions l'histoire de la philosophie chrétienne et scolastique chez ceux-là mêmes qui ne nous la transmettent que pour la combattre.

Cette dépendance fâcheuse ne pourrait se prolonger sans entraver toute renaissance sérieuse de la scolastique. C'est pourquoi plusieurs des nôtres se sont déjà portés, avec autant d'ardeur que d'ardeur, vers les études historiques. Parmi eux, nous n'en connaissons pas qui l'ait fait avec plus de succès que le cardinal Gonzalez, dont l'*Histoire de la philosophie*, si appréciée en Espagne, où elle s'est répandue, vient d'avoir la bonne fortune d'être traduite en

français par un philosophe tel que le R. P. de Pascal. Nous remercions vivement le traducteur pour le service signalé qu'il vient de rendre à la philosophie française, et nous le félicitons du mérite particulier de sa traduction qui a été universellement louée pour sa fidélité, sa clarté et son élégance. Il n'y avait pas encore, en notre langue, d'histoire de la philosophie conçue dans de si belles proportions, par un esprit aussi élevé et aussi précis, et traitée avec tant d'abondance, de profondeur, d'exactitude et de sûreté. Tous ces caractères, en effet, distinguent l'œuvre du savant cardinal. Il paraît avoir embrassé avec une force à peu près égale toutes les parties si diverses de son immense sujet ; il excelle à dégager les traits distinctifs de chaque système, de chaque école, de chaque philosophie célèbre, pour marquer leur place dans le mouvement général de la pensée humaine ; nul n'a su se mettre et rester à un point de vue plus scolastique, sans être jamais étroit ; nul n'est mieux disposé à rendre hommage à tous les talents, à toutes les innovations, à toutes les idées justes et fécondes.

Cette bienveillance excède même parfois l'équité : par exemple, lorsque l'auteur accorde que la sophistique de Protagoras et de ses émules constitue un certain progrès sur la philosophie antérieure (I, p. 194) ; ou bien encore lorsqu'il suppose que Zénon et Epicure ont ajouté à la philosophie de Socrate, de Platon et d'Aristote (p. 387). Il semble, au contraire, que la décadence de la philosophie grecque commence aussitôt après Aristote ; car ce grand esprit n'a trouvé ni un successeur immédiat qui l'ait égalé, ni un disciple qui ait paru comprendre, pour les transmettre, tous les points essentiels de sa doctrine.

Si l'auteur paraît trop indulgent pour les successeurs de Platon et d'Aristote, par contre il paraît trop sévère pour Socrate (p. 231), cet initiateur de génie, sans lequel la philosophie grecque n'est plus concevable. Socrate l'emporte toujours de quelque manière sur tous ses successeurs ; il les inspire et les éclaire, alors même qu'ils le complètent ou le corrigent : ainsi, la source commande et explique le fleuve tout entier. Ses erreurs elles-mêmes sont profondément instructives : par exemple, la confusion de la prudence morale avec la prudence intellectuelle, des vertus avec les sciences ; et l'on ne voit pas que l'auteur l'ait relevée.

Mais cette lacune et quelques autres sont bien compensées par les mérites de premier ordre de cet ouvrage magistral. L'auteur y pénètre à fond chaque partie importante de son sujet, sans jamais perdre de vue l'ensemble ; ce qui lui permet de faire maints rapprochements instructifs : par exemple, entre quelques opinions de Duns Scot et certaines théories de Kant. Dès le premier volume, nous assistons ainsi, pour ainsi dire, à l'histoire anticipée de la philosophie moderne ; car l'erreur et la vérité se répètent sans cesse : la première, en s'aggravant ; la seconde, en brillant plus haut et en s'étendant plus loin.

Le lecteur français pourra trouver que l'auteur n'a pas fait tou-

jours une part assez grande aux philosophes de notre langue et à leurs œuvres : mais il ne faut pas oublier qu'il a écrit en Espagne et en vue de ses compatriotes. Il aurait pu signaler, cependant le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, de M. Franck, et le *Rapport*, de M. Ravaisson, ouvrages qui intéressent diversement l'histoire de la philosophie. Mais il est au-dessus de la critique et devient facilement incomparable, quand il traite l'histoire de la philosophie en Espagne. C'est ainsi qu'il met admirablement en lumière le rôle providentiel et les services exceptionnels des philosophes espagnols de l'école de saint Isidore. Chose étrange, le grand Isidore de Séville, qui a brillé dans l'histoire de l'Eglise, n'obtient pas le moindre article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, qui accorde, au contraire, autant de place que de considération aux philosophes arabes ou juifs et à des hétérodoxes, tels que Giordano Bruno. La vérité, cependant, c'est qu'il y a peu de penseurs qui aient si bien mérité de la philosophie que l'archevêque de Séville. Grâce à lui et au mouvement intellectuel dont il fut le promoteur, le moyen âge a hérité des connaissances des siècles passés ; il est faux que les scolastiques aient été les débiteurs des Arabes, particulièrement pour la philosophie, autant qu'on a cherché à nous le persuader. Mais écoutons le savant cardinal défendre lui-même cette belle thèse, qui est si bien de sa compétence :

« L'impulsion communiquée aux sciences par saint Isidore et ses écoles fut si énergique, si universelle et si profonde, qu'elle ne put être étouffée par l'invasion arabe. Au milieu de la grande catastrophe et après elle, fleurirent des écoles chrétiennes qui représentèrent, pendant des siècles, la tradition isidorienne. Isidore de Beja, qui a consigné dans sa *Chronique* la malheureuse journée de Guadalète et ses conséquences immédiates, dont il avait été le témoin ; Juan, évêque de Séville, connu par sa correspondance littéraire avec Alvare de Cordoue ; Bracaire, son prédécesseur, qui attaqua et réfuta la doctrine d'Origène sur l'âme ; les Alvare, les Euloge, les Espéranide de Cordoue ; Haton, évêque de Vich et maître de Gerbert, continuèrent le mouvement littéraire isidorien, au milieu des calamités, des résistances et des contradictions de la domination musulmane. Outre le *Trivium* et le *Quadrivium*, qui constituaient l'enseignement général des écoles publiques à cette époque, on enseignait, dans l'école isidorienne, l'hébreu, le grec, la géographie, le droit, la théologie morale, l'histoire et la cosmographie.

« L'école et les œuvres de saint Isidore démontrent, d'une façon pratique et irréfutable, que l'Europe chrétienne n'eut aucun besoin des musulmans pour marcher dans les chemins de la civilisation et des sciences ; les envahisseurs, au contraire, ne firent qu'entraver et paralyser le mouvement donné par le grand archevêque de Séville, et qu'avaient continué ses disciples et ses prédécesseurs. Rien de moins fondé et de plus inexact que l'opinion de ceux qui affirment que l'Europe chrétienne a dû aux Arabes, et principalement aux Averroës, la connaissance des écrits d'Aristote. Ceux qui sont dans

ce sentiment n'ont pas lu, à coup sûr, les œuvres de saint Isidore. Quand on s'est livré à cette étude, il est impossible de soutenir une pareille opinion, laquelle, après tout, n'est qu'une réminiscence des colères et des exagérations de certains écrivains de la Renaissance contre les scolastiques, et en même temps des tendances averroïstiques de quelques philosophes. Sans sortir du traité des *Etymologies*, on voit clairement, par son contenu, que l'auteur connaissait la majeure partie des ouvrages d'Aristote, et que, bien des siècles avant que naquit à Cordoue le fameux commentateur, on disputait déjà à Séville sur la substance, la qualité et les autres prédicaments, sur l'*Isagoge* de Porphyre et sur les universaux. On commentait les livres du Stagyrite qui traitent de l'âme, de la morale, de la génération et de la corruption, de la rhétorique et de la politique, et presque tous les autres, si l'on en excepte peut être les livres de la *Métaphysique* et l'*Histoire des animaux*."

Cette longue citation valait mieux que tous les éloges. N'aurait-il écrit que ce chapitre, que l'auteur mériterait encore notre vive reconnaissance. Ainsi se trouve tranché un doute que Mgr d'Hulst exprimait en ces termes dans sa première conférence : " Si les Arabes ont précédé les théologiens dans la culture des lettres anciennes, si c'est même par eux que les livres du Stagyrite ont pénétré dans l'école, jamais la chrétienté n'a sacrifié aux interprètes du Coran la moindre parcelle du trésor dont l'Eglise lui gardait le dépôt (p. 171)." — Non, les Arabes n'ont pas précédé les théologiens dans la culture des lettres anciennes ; non, ce n'est point par eux, principalement du moins, que les livres du Stagyrite ont pénétré dans l'école.

Et maintenant nos lecteurs comprendront mieux pourquoi, en commençant, nous émettions le désir de voir le domaine entier de l'histoire de la philosophie cultivé et renouvelé par les nouveaux scolastiques. Sachons bien qu'il n'y a pas d'avenir pour nous, si nous ne savons reprendre conscience de tout notre passé et reconquérir une à une toutes nos provinces perdues.

ELIE BLANC.

ETUDES SUR LA VIE ET LES OEUVRES DE CORNEILLE.

LE SIECLE DE CORNEILLE.

Une foi large et inébranlable, le culte austère du beau et du bien absolu, l'héroïsme naturel des sentiments, telles sont, avec le don supérieur du génie, les sources intimes des chefs-d'œuvre de Corneille. Mais, comme il faut à la plante, pour fleurir et pour fructifier, les principes fécondants du sol et de l'atmosphère, ce génie serait demeuré à peu près stérile sans la coopération de certaines influences extérieures. Il nous

reste à déterminer, en étudiant l'état des lettres, de la société et de la langue française pendant la première moitié du XVIIe siècle, les éléments favorables ou nuisibles que le poète rencontra et sut fortifier ou détruire pour dégager notre personnalité littéraire et donner leur expression idéale à la foi religieuse et politique et à l'âme du grand siècle.

Le XVIe siècle, résultant d'œuvres disparates, d'efforts individuels et sans cohésion, destinés à faire de l'antiquité une machine de guerre contre l'autorité religieuse et civile, à ressusciter un néo-paganisme sensuel, ne peut pas être mis au rang des siècles mûrs et créateurs. Sachons toutefois lui rendre justice. C'est lui qui a le premier tracé la physionomie propre du génie français et coulé les premiers caractères de notre langue. Par une étude plus large des monuments gréco-latins, par son commerce avec l'Italie, à la suite des guerres de Charles VIII et de François I, il a fait poindre l'aube du XVIIe siècle, il a donné à notre littérature la variété, l'éclat, la finesse et fait sortir notre idiome des langes du latin où nous le voyons encore se débattre dans le Discours de la Méthode. Mais surtout il a donné naissance au plus beau mouvement artistique que le siècle de Léon X et des Médicis a seul dépassé.

L'aurore immédiate du grand siècle date du jour où Ronsard leva le drapeau de la réaction contre la langue et les œuvres fraîches et gracieuses, mais frivoles d'une époque dont il reflète lui-même les défauts, où il tenta de les asseoir sur un fonds d'idées et de sentiments plus solides. Malherbe vint ensuite clore cette ère de préparation en fixant les lois de notre poésie, en y ramenant la grandeur et la gravité que l'idée communiquait au sentiment sans le détruire. Mais il faut reconnaître que, malgré les efforts de ces deux hommes, la langue et le genre tragiques étaient encore presque entièrement à créer.

Bienfaisante à certains égards, surtout pour le développement des arts plastiques et de la littérature légère, l'influence italienne allait faisant peu à peu de notre esprit français un corps sans âme où des assemblages de mots brillants, mais vides, et de pensées raffinées voilaient mal l'absence d'inspiration véritable et profonde. Faire de jolis vers galants, raconter avec grâce des contes licencieux ou frivoles en prose, voilà ce que, depuis Dante, la patrie de Pétrarque, de Boccace et de Machiavel nous avait légué, sans oublier la cour voluptueuse et la tortueuse politique des Valois.

Où donc la France, encore impuissante à vivre de son propre fonds, pouvait-elle aller se retremper et se fortifier, faire de sa littérature le foyer des grandes pensées, des sentiments généreux et des nobles actions ! Son élévation native l'éloignait de l'esprit froid et utilitaire de l'Angleterre et son lumineux bon sens la préservait de l'idéalisme transcendant de l'Allemagne sur lequel les instincts sensuels ne prennent que trop souvent la revanche. Il faudra deux siècles pour acclimater le génie de ces deux peuples sur notre sol.

L'Espagne, telle était, à cette époque, la seule nation capable d'exercer

sur notre littérature et notre société en formation une action régénératrice. La parenté lointaine des deux races, la communauté de la foi, de l'inspiration antique par Sénèque, Lucain et Quintilien, les luttes séculaires de l'Espagne contre les Maures, ennemis de la civilisation autant que du catholicisme, les héroïques souvenirs de don Pelage, du Cid, de Ferdinand et d'Isabelle, tout conspirait à la rapprocher de nous. Les guerres, les traités et les alliances firent le reste. La compénétration des deux races faillit même devenir excessive au grand détriment de notre unité nationale et de notre originalité littéraire. L'œuvre politique d'Henri IV qui désarma la Ligne par son abjuration et chassa les derniers bataillons espagnols du sol français fut plus tard couronnée par nos grands génies français. Laissons les œuvres bâtardes issues de la première rencontre des génies littéraires pousser des rejetons trop luxuriants, laissons le "cultorisme" faire sureur à Paris, prodiguer ses points ampoulés, créer l'Hôtel de Rambouillet, les ruelles et les Précieuses qui vont détruire peu à peu son influence en la subissant ! Que Voiture écrive ces lettres, véritables débauches d'esprit — aux dépens du naturel et de l'idée ! que Balzac parsème de vues sublimes qui présagent Bossuet, des écrits où le style court le plus souvent après la pensée sans réussir à l'atteindre ! C'est le siècle enfant qui jette sa bile et son feu, avant de nous offrir les œuvres plus hautes et plus sérieuses de l'adolescence et de la maturité. Pardonnons à l'Italien Marino ses "concetti", à l'Espagnol Pérez ses épîtres amphigouriques qui concentrent le mauvais goût de la mièvrerie italienne, de l'emphase espagnole et de l'euphuïsme anglais ! Ils ne sont pas les seuls coupables et, d'autre part, ce n'est pas à eux que revient la plus grande part de gloire et de mérite.

Ce serait en effet blesser à la fois la vérité historique et la vieille courtoisie française que de passer sous silence le rôle joué par les femmes d'esprit qui ouvrent la galerie du XVII^e siècle. Ce n'est pas de cette époque, d'ailleurs, que date leur action. "Dieu et ma dame ;" telle était la devise des chevaliers. La foi et le culte respectueux de la femme, voilà les sources des esprits religieux et guerriers comme aussi des productions littéraires déjà fraîches et gracieuses qui signalent le moyen âge, jusqu'au jour où le mélange du Nord et du Midi donna naissance aux cours d'amour et à ces pédantes et inamoraux casuistes du mariage. Nous voyons à la cour de Charles VI trois femmes dont la vie et l'influence furent bien diverses : Valentine de Milan, la sinistre Isabeau de Bavière qui trahit son fils et son pays et la savante et modeste Christine de Pisan. Plus tard, Catherine de Médicis nous apporte avec les raffinements artistiques, la politique cantelense et sans scrupules des cours italiennes. Détournons les yeux de ce spectacle pour arriver à l'hôtel de Rambouillet et aux Précieuses, car le ridicule vaut encore mieux que l'horrible.

Le génie espagnol est plus ouvert, plus profond et plus héroïque, mais non moins tendre que celui de l'Italie. Il devait donc s'infiltrer dans nos

mœurs par l'intermédiaire de celles qui ont pour vocation propre d'être le cœur de la société comme du foyer domestique et une mission faite d'affection, d'élégance et de tout. Le poète n'a-t-il pas dit :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs ?

Telle fut l'œuvre de trois femmes qui, de mères en filles, habitèrent l'hôtel de Rambouillet et groupèrent autour d'elles les plus nobles dames, les plus grands seigneurs et les plus beaux esprits de leur temps. Julia Savelli, Italienne d'origine et femme du seigneur de Vivonne, première reine de ce petit cénacle, tenait de sa race le goût de la vie élégante, lettrée et facile qu'elle fit fleurir. Catherine de Vivonne, sa fille, plus brillante, mais plus réservée que sa mère, favorisa une galanterie subtile et raffinée qui a toujours au moins un tort, celui d'être frivole. Mais c'est en passant sous le sceptre de Julie d'Angennes que l'hôtel de Rambouillet projeta, pendant la période de 1629 à 1648, son plus brillant éclat. Julie d'Angennes réunit sur les marches de son trône l'élite de la noblesse et de l'esprit français et elle eût la gloire de voir Corneille, à ses débuts, brûler de l'encens à ses grâces et à sa beauté. Après elle, les murs du cénacle devinrent trop étroit se brisèrent et tout l'esprit, tout le beau langage et l'élégance apprêtée dont il avait été si longtemps le foyer adhérent rayonnèrent dans les ruelles où les Précieuses et les "chères" ne manquèrent pas, comme il arrive toujours, de renchériser sur leurs devancières.

Le lecteur ne pardonnera de l'avoir arrêté trop longtemps peut-être sur ces "petits chemins tout parsemés de roses". Cette littérature et cette galanterie qui nous ont valu tant d'insipides romans de soi-disant chevalerie, aussi lourds à porter et peut-être à lire que les *Sommes* du moyen âge, paraîtront, non sans quelque raison, bien frivoles, bien étroites à la société contemporaine qui a la prétention de tout démocratiser. Mais je crois avoir démontré que là plus que partout ailleurs, les plus petites causes ont eu des résultats incalculables. Il y a, pour la femme et pour l'homme, une culture, une élégance extérieure dont l'éducation religieuse, pré-occupée de qualités plus sérieuses et de vertus plus austères, doit abandonner le développement au foyer domestique et à la société. En 1628, la chevalerie établie par l'Eglise pour sauvegarder la pureté des mœurs en sanctifiant, en poétisant le sentiment, était mourante. L'hôtel de Rambouillet et les Précieuses poursuivirent son œuvre. Elles nous préparèrent cette génération de femmes à l'âme si pleine de foi et d'affection, à l'esprit si fin et si cultivé qu'a immortalisé M. Cousin. Aujourd'hui encore si nos mères, nos sœurs, nos fiancées ont conservé, sous leur costume bourgeois, voire même roturier, quelques vestiges de cette distinction, de ces grâces extérieures, mais dépourvues de pédantisme et d'affection, si nous savons retrouver, dans nos relations avec elles, un peu de ce langage et de cette courtoisie de bon aloi, c'est à l'hôtel de Rambouillet, aux Précieuses que nous le devons. L'élite d'esprits qu'ils ont formés, a préservé leur siècle du suffrage universel en matière de goût, ce fléau de notre temps. Enfin s'ils n'ont pas créé une littérature et une langue universelles, c'est leur contact qui a rendu la tâche facile à Corneille et à ses successeurs. Quand le poète devint, pour employer le langage de La Bruyère, comme "ces enfants drus et forts.....qui battent leur nourrice," burnait dans une langue mâle et pleine les types si généraux du Cid et de Polyucte, il faisait expier à ses bienfaitrices de l'hôtel de Rambouillet, le crime d'avoir arrêté son génie naissant et ses fiers alexandrins sur le lis, l'hyacinthe et la grenade destinés à tresser la "guirlande de Julie". Il les punissait d'avoir nilli étonnif l'esprit français dans une prison dorée et sous une pluie de fleurs !

A. GADEFROY.

VOYAGE A TRAVERS LE MONDE

CANADA

La maison hantée de Berthier n'est pas un mythe.

Le *Matin*, nouveau journal politique, paraît à Québec.

La nouvelle commission royale chargée de s'enquérir de l'administration du gouvernement Mercier se compose du juge Mathieu, de M. Donald MacMaster et de M. Damase Masson.

Il est enfin réglé, pour Montréal, que les débits de boisson fermeront à 7 h. le samedi soir, et à 10 h. les autres jours fériaux.

Décès de M. Alphonse Lusignan, membre de la Société Royale, et l'un de nos écrivains distingués.

Sept religieuses du Précieux Sang vont fonder une maison dans l'Orégon.

Les Messieurs de St-Sulpice donnent \$3,000 pour la construction du monument national.

Le R. F. Reticius est nommé Assistant du Supérieur Général des Ecoles Chrétiennes.

Québec aura son Grand Hotel.

Albani joue à Montréal.

Le jugement de son Honneur le juge Pagnuelo est favorable à M. le curé Sentenne dans l'affaire des Marguilliers de Notre-Dame de Montréal.

Il y aurait 20,000 francs-maçons au Canada.

Le R. P. Blais, O. M. I., est fait apôtre de la colonisation pour le vicariat apostolique de la Saskatchewan dont Mgr Pascal est le titulaire.

Le *Canada-Revue* entre dans sa 3e année.

Décès de M. Ferdinand Béland, l'un de nos collaborateurs à Québec. Homme d'une grande foi et d'une pratique exemplaire.

M. l'abbé Rousseau donne au Cercle Ville-Marie de Montréal, une conférence très goûtée sur " l'Île de Montréal avant le déluge."

M. l'abbé Morin part pour le Nord-Ouest avec un nouveau contingent de 28 familles canadiennes. Les 64 chefs de famille déjà rendus sont contents, et forment une paroisse nouvelle St-Jean-Baptiste de Morinville.

Décès de Mgr Langevin.

Il a beaucoup travaillé pour la cause de l'éducation au Canada. Il naquit à Québec le 22 sept. 1821.

Nouveau parti politique à Ottawa " Patrons of Industry." On n'y reçoit que des cultivateurs. Le but est de donner plus d'influence politique aux cultivateurs et d'acheter à bon marché ce que le cultivateur ne produit pas.

Ottawa, 26. — La reconstruction du cabinet est complètement terminée.

Premier ministre et président du conseil : Hon J. C. Abbott.

Ministre de la milice et de la défense : L'hon McKenzie-Bowell.

Maître-général des postes : L'hon Sir A. P. Caron.

Ministre de l'Agriculture : L'hon John Carling.

Ministre du Revenu et de l'Intérieur : Hon J. Costigan.

Ministre sans portefeuille : Hon F. Smith.

Ministre des douanes : Hon J. A. Chapleau.

Ministre de la Justice : L'hon Sir John Thompson.

Ministre de la marine et des pêcheries : L'hon Chs Tupper.

Ministre des chemins de fer et canaux : Hon J. C. Haggart

Ministre de l'intérieur : Hon Edg. Dewdney.

Ministre des Travaux publics : L'hon. J. A. Ouimet.

Secrétaire d'état : L'hon James C. Patterson.

A L'ÉTRANGER

Décès du cardinal Manning, l'un des gloires de l'Église d'Angleterre.

Décès du prince Albert, duc de Clarence, fils du prince de Galles, héritier de la couronne d'Angleterre.

Décès au Caire, de Mohammed Tewfik Pacha, Khédive d'Égypte, à l'âge de 40 ans. Son fils Abbas, âgé de 17 ans, lui succède.

Décès du R. P. Aderledy, général des Jésuites.

M. Talluchet, écrivain distingué, demande dans la *Revue Suisse* l'échange de l'Alsace-Lorraine contre une colonie française qui offrirait

des avantages considérables aux Allemands. Ce moyen d'établir la paix en Europe, est simple. Il est peu probable que l'Allemagne ait la sagesse de l'accepter.

Un instituteur d'Algérie a adressé à une exposition des insectes tenue à Paris 59,900 têtes de hannetons tués par ses élèves. Ce singulier envoi est considéré avec la plus vive curiosité.

Le jeûneur Succi, qui s'était proposé de rester cinquante-deux jours sans prendre aucune nourriture, a abandonné son projet après un jeûne de quarante-quatre jours.

BIBLIOGRAPHIES

Le jeune homme et la Littérature.— Conférence faite au Cercle Ville-Marie par M. Paul H. Hédard, P. S. S., directeur du Cercle. L'auteur considère la littérature comme science et comme art, c'est-à-dire dans ce qu'elle a d'instructif et d'agréable. Après avoir mis de côté la littérature immorale qui n'est point littéraire, il montre la richesse du champ d'investigation : littérature hébraïque ; littérature grecque et romaine, littérature française et canadienne. Il y a dans cette 1re partie des tableaux très vivants et fort bien réussis.

La littérature comme art donne un charme exquis à l'orateur et à la conversation, ce que le conférencier fait clairement ressortir.

Somme toute M. H. Hédard a fait ce qu'il a dit : il a mis dans son travail de la science et de l'art. Les jeunes gens liront donc ce travail avec grand profit et ils aimeront à recevoir en récompense cette brochure (58 pages) dont le fini typographique ne laisse rien à désirer.

Cinquantiennaire des Oblats de Marie Immac. au Canada, 1811-91, 174 pages. Il y a là des notes historiques très importantes vu qu'elles touchent à l'histoire ecclésiastique générale du pays. Le détail des fêtes est de plus, par lui-même, très attachant.

Le Pantheon Canadien par Maximilien Bibeau 1891. Édité par M. Valois 1236 rue N.-D., Montréal, 320 pages. C'est la biographie des canadiens qui se sont distingués. En a dépit de plusieurs desiderata, cet ouvrage

sera souvent consulté. Il mérite une place dans votre bibliothèque.

Le Canada ecclésiastique paraît encore cette année grâce au dévouement et aux sacrifices pécuniaires de la maison Cadieux & Derome. N'allons point laisser tomber une publication si utile, si complète, et si honorable pour nous par les détails qu'elle renferme.

L'annuaire catholique de M. Paré et Woonsocket, R. L., mérite l'encouragement des canadiens des E.-U., cette brochure est du reste intéressante pour tous, soit par ses gravures, soit par sa rédaction.

Rapport de l'incendiaire de la cité de Québec pour 1890-91, par Chs Baillargé, Ecr.

L'auteur veut que le Conseil de Ville de la capitale provinciale fasse certains emprunts, au sein même de la population de la ville ou du Canada, assurant par là, dit-il, le développement, le progrès et l'embellissement de cette cité. Ce document a beaucoup de valeur et est bien circonstancié.

Hoffmann's Catholic Directory 1892.— Hoffman bros, Co., Milwaukee, Wis. U. S.

Prix : 50 centins. La maison Hoffman poursuit avec succès son œuvre. Cette longue liste de prêtres, et des membres des communautés de toutes sortes des États-Unis et du Canada, est un précieux témoignage de la vivacité de la foi au sein de ces deux pays, et la religion y trouve la marque d'un glorieux et impérissable triomphe. F. A. B.

N. B. — L'abonnement est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

TYPEWRITERS

Target like establishment in the world. First-class Standard Instruments at half new prices. Unparalleled advice given on all makes. Machines sold on monthly payments. Any Instrument manufactured shipped, privilege to examine. EXCHANGING A SPECIALTY. Wholesale prices to dealers. Illustrated Catalogues free.

TYPEWRITER

HEADQUARTERS.

51 Broadway, New-York.
209 Wabash Ave., Chicago.

ADVERTISING.

If you wish to advertise anything anywhere at any time write to GEO. F. HOWELL & CO. 10 Spruce St., New-York.

EVERY one in need of information on the subject of Advertising, should obtain a copy of "Book for Advertisers," 88 pages, price one dollar. Mailed, postage paid, on receipt of price. Contains a careful compilation from the American Newspaper Directory of all the best papers and class journal; gives the circulation rating of every one, and a good deal of information about rates and other matters pertaining to the business of advertising. Address: HOWELLS ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N.-Y.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

Mesureur et Évaluateur.

1541, RUE STE-CATHERINE

TELEPHONE BRUL 6930.

MONTREAL.

Nous avons besoin d'agents pour l'ÉTUDIANT. Commission généreuse.

M. J. A. Langlais, libraire-éditeur, de Québec, publie chaque année l'*Almanach canadien*. Cet almanach forme aujourd'hui un volume de 202 pages, où l'on trouve des renseignements de toutes sortes. C'est assurément l'un des almanachs les plus fournis qui existent dans la Province. Il ne se vend pas plus cher que les autres. 177, rue St-Joseph, St-Roch de Québec.

Achetez *A l'Œuvre et à l'Épreuve*, de Laure Conan. En vente aux bureaux de l'ÉTUDIANT et de la FAMILLE, 52 centims, franc de port.

J. B. ROLLAND & FILS.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs les publications suivantes de la maison J. B. Rolland & FILS, 14 Rue St Vincent Montréal :

Almanach des Familles, cet almanach renferme des pages blanches, pour noter à chaque quantième ce qui plait à chacun. Recettes, etc.

Almanach agricole, commercial et historique : Ephémérides de 1891, liste des députés.

Calendrier de la Puissance. Le clergé des divers diocèses.

SUPPLEMENT à l'Etudiant

NO 2

AURORE D'UN MONDE NOUVEAU

Discours de M. de Mun

A LA JEUNESSE CATHOLIQUE DE NANTES

MESSIEURS,

C'est toujours une fête pour moi que de me trouver au milieu de la jeunesse française. Aussi je remercie bien sincèrement M. Flornoy et les membres de la conférence Lamoricière, d'avoir bien voulu me convier ici aujourd'hui.

C'est une fête pour moi d'être au milieu de la jeunesse, car je ne sais rien de plus beau que des jeunes gens chrétiens qui entrent dans la vie pour défendre leurs convictions. Je ne sais rien de plus beau que la jeunesse— *quand elle est jeune*, ce qui lui manque très souvent de nos jours.

La jeunesse vraiment jeune doit avoir l'enthousiasme dans l'action, la séduction dans la forme, l'audace dans l'exécution. Si elle avait tout cela, bien des désastres ne seraient pas à déplorer.

Soyez donc jeunes, messieurs, afin que l'on puisse réaliser ce mot dont on abuse peut-être, mais qui me semble une des nécessités du temps présent : Place aux jeunes !

Place aux jeunes ! non pas que je veuille vous engager à faire table rase du passé ; non pas surtout que je veuille vous engager à renier les traditions et les exemples que vous ont légués vos pères. Ce n'est pas sur cette terre de Bretagne, qui est devenue pour moi une petite patrie dans la grande, que je voudrais vous diriger dans une pareille voie commune ; comment oserais-je donner un tel conseil au sein de cette conférence, placée sous le patronage d'un soldat glorieux entre tous, qui n'a pas hésité à sacrifier popularité, gloire militaire, succès des armes, à la plus sainte des causes qu'il savait vaincre d'avance ?

Jeunes gens qui m'écoutez, vous êtes nés à l'aurore d'un temps nouveau. Il faut voir la mission qui s'impose aujourd'hui, et ne pas tromper l'espérance qu'ont pu fonder sur vous ceux qui commencent à se retirer du combat.

Or, quelle est cette mission ? Ramener le pays à Dieu.

Il y a dans la société actuelle ce que M. Laviste, un des maîtres de la jeunesse universitaire, appelait la nostalgie du divin. La jeunesse matérialiste elle-même sent le besoin d'un plus élevé ; elle aspire à quelque chose qui lui donne une plus haute idée de ses destinées.

Il faut envisager en face ces nouvelles tendances, cette aspiration vers l'idéal d'une société qui cherche à sortir de l'étau du matérialisme pour agrandir ses horizons.

C'est à vous, jeunes gens chrétiens, qu'appartient la mission de servir de guides à votre génération dans cette recherche de la vérité, car la jeunesse catholique ne doit pas se borner à pratiquer sa religion, elle doit la faire aimer, elle doit résolument se lancer dans la mêlée de la vie publique pour éclairer ceux qui, moins heureux qu'elle, recherchent encore la voie où ils rencontreront la vérité.

Voilà un des rôles qui vous incombe, mais il n'est pas le seul.

Nous sommes à l'aurore d'une transformation de l'état social, dont personne ne peut calculer l'étendue. Que sera cette nouvelle société ? c'est le secret de Dieu ; mais ce qu'elle doit être, vous le savez, elle doit être chrétienne, et c'est à vous de la préparer.

Les temps qui finissent ont été ceux de la bourgeoisie matérialiste ; ceux qui arrivent seront nécessairement ceux de la masse laborieuse. C'est là ce qu'il faut étudier. La masse populaire veut prendre sa place dans la vie sociale et dans la vie politique. Faut-il chercher à esquiver ses revendications ? Faut-il se détourner du peuple ? Non.

Vous qui êtes la jeunesse du siècle qui se lève, marchez à cette foule pour la diriger dans la voie de l'idéal où vous êtes déjà engagés. Quant à nous, nous appartenons à une génération depuis trop longtemps vaincue ; nous disons sans hésiter :

Place à vos vingt ans ! Allez prendre le rang qui vous revient par droit d'héritage. Allez au peuple, non pour le dominer, mais pour le conduire dans la voie de la justice ; allez au peuple, en vous adressant à son cœur, en l'aimant, en vous donnant à lui.

Rappelez-vous la charmante légende russe du comte Tolstoï, celle de l'ange déchu qui doit subir son exil sur la terre jusqu'à ce qu'il ait trouvé le mot libérateur qui lui rouvrira le ciel ; ce mot, c'est l'amour, l'amour profond, absolu, qui se donne jusqu'au sacrifice de soi pour le soulagement et le salut de ses semblables, l'amour du fort pour le faible.

La société est comme cet ange ; à vous, jeunes gens, de lui faire entendre la parole libératrice en vous donnant aux opprimés.

Pour aimer le peuple, il faut le connaître.

Dans notre temps, la faute de la bourgeoisie est de ne pas connaître le peuple mais plutôt de le redouter.

Certes, le peuple a des défauts, mais sont-ils plus grands que ceux de la classe élevée ?

Si l'on mettait dans les plateaux d'une balance les défauts du peuple et les vices des riches, ce n'est pas du côté du peuple que pencherait le plateau.

Où, je n'hésite pas à dire qu'en tenant compte de l'éducation et du milieu la comparaison serait en faveur de la classe ouvrière.

Si le peuple était habitué à entendre les hommes placés au-dessus de lui par leur rang, leur éducation, leur fortune, l'effroyable fossé qui sépare les classes se comblerait. Il faut aller à lui pour le sauver, et on ne le sauvera qu'en lui faisant connaître, aimer, cette religion, qu'une erreur entretenue depuis des siècles lui montre comme oppressive du pauvre, défensive du riche.

La jeunesse doit s'appliquer à dissiper cette déplorable erreur et prouver au peuple que l'Église est, au contraire, son amie la plus solide, la plus dévouée.

Il faut lui montrer l'Église renouvelant d'âge en âge, suivant

les mœurs, ses institutions, ses enseignements immuables, donnant son appui aux faibles, résistant aux forts.

Il faut détruire à jamais cette erreur, ce mensonge qui représente l'Eglise comme la gardienne des privilèges de la classe élevée, alors qu'elle s'appuie depuis la naissance du Christ sur les humbles et les petits.

C'est à la jeunesse catholique qu'il appartient de dire au peuple ce qu'est cette Eglise que son divin fondateur a établie dans l'échoppe d'un ouvrier.

Voilà l'œuvre à laquelle vous devez vous consacrer.

(Evoquant le souvenir du pèlerinage de Rome, l'éloquent orateur parle du grand Pape Léon XIII qu'il a vu, alors se faisant petit pour aller au peuple, mettant en œuvre, d'une façon sublime son admirable Encyclique : *De la condition des ouvriers*, magnifique résumé des enseignements de l'Eglise depuis sa fondation.)

Je termine ; demain, devant un auditoire plus nombreux je dirai comme je vous le dis ce soir, que les catholiques seront les plus ardents et les plus résolus à se jeter dans la mêlée pour l'amour et dans l'intérêt du peuple et s'ils le font c'est pour obéir à la loi de l'Eglise, qui porte avec elle la vraie et seule solution de la question sociale. Voyez ce qu'ont fait en Amérique les éminents prélats qui ont su constituer à l'Eglise catholique un si imposant domaine au milieu des peuplades du nouveau monde. N'a-t-on pas vu il y a quelques années S. E. le cardinal Gibbons traverser l'Océan et venir à Rome plaider la cause des *Chevaliers du travail* et demander au Pape de ne pas condamner ces hommes qui avaient usé de leur droit sacré de s'associer.

Voilà votre rôle, jeunes gens. Quant à moi — et j'espère que si un jour j'étais menacé de tomber dans ce malheur, des amis dévoués m'en préviendraient — quant à moi je ne trouve rien d'aussi triste et d'aussi pitoyable que le spectacle de ceux qui, ayant vieilli, non sans avoir rendu des services, mais ayant perdu toute influence, s'attachent néanmoins à occuper la place

où ils sont inutiles et à barrer la route à ceux qui les suivent et seraient appelés à les remplacer.

Il y a bien assez de gens prudents et sages ; jeunes gens soyez téméraires et audacieux.

Un prélat d'Amérique disait que Christophe Colomb avait découvert le nouveau monde parce qu'il avait *risqué quelques bateaux*. Il a réussi par cette audace. Vous aussi jeunes, risquez quelques bateaux, risquez votre talent, votre travail, pour faire que la transformation qui se prépare ne soit pas l'avènement de la barbarie.

Vous rencontrerez des obstacles, des difficultés, des tribulations, mais vous aurez fait une trouée, où passeront derrière vous l'avenir et le salut du pays.

(Cette vibrante allocution, plusieurs fois interrompue par les applaudissements, a soulevé un véritable enthousiasme.)

ELOGE DE M. VICTOR JACOBS (1)

par

M. Delantsheere à Bruxelles

MESSEURS,

L'année 1891 s'est ouverte dans le deuil ; un voile funèbre vient encore assombrir ses derniers jours.

Où trouverai-je des paroles qui ne semblent froides auprès des navrantes douleurs qui entourent cette tombe ?

Quelles louanges paraîtront dignes des hautes vertus de celui dont nous pleurons la perte ?

Victor Jacobs personnifiait, aux yeux de la Belgique catholique, tout ce que le patriotisme a de plus noble, le cœur de plus délicat, l'intelligence de plus élevé, l'esprit de plus vif et de plus charmant, la parole de plus entraînant et de plus persuasif.

(1) M. V. Jacobs, est décédé à la fin de décembre, à l'âge de 55 ans. C'est l'un des plus nobles figures de la Belgique catholique. Les funérailles ont eu lieu à Bruxelles. M. Delantsheere a parlé au nom de la chambre des représentants.

Nul n'exerçait une autorité comparable à la sienne ; c'était une sorte de fascination. Il l'exerçait sans la chercher, presque sans l'apercevoir, avec une abnégation et un désintéressement dont ne peuvent se rendre compte ceux qui n'ont pas été les témoins des révoltes et des colères de ses amis lorsque, à deux reprises, ils virent le pouvoir tomber de ses mains. Ils avaient vu Jacobs à leur tête dans toutes les batailles parlementaires, ils lui devaient leurs victoires, leur confiance l'élevait au-dessus de tous. Ils étaient prêts à protester contre sa retraite par leur démission.

Les pensées de Victor Jacobs étaient plus hautes. Que lui pesaient, à lui, les passions et les haines, si le sacrifice de sa personne, en apaisant de blâmables tumultes, pouvait servir l'intérêt public ? “ Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. ” Et c'est ainsi qu'au prix d'une existence consacrée, dès sa première jeunesse, au culte du droit et à la défense de la vérité, dépensée, sans ménagements, au service de la chose publique, épuisée par l'étude et écrasée par le travail, Dieu donna à Victor Jacobs, avec la paix intérieure, les joies les plus pures de la famille.

C'est ainsi encore que justement fière de l'enfant qu'elle avait vu naître, la vieille et noble cité d'Anvers lui ouvrit, dès la première heure de sa majorité politique, cette carrière qu'il a parcourue avec un succès sans égal et avec un incomparable éclat. Mais aussi combien il l'aimait, cette terre natale, sa chère ville d'Anvers ! Lorsqu'il en parlait son visage s'illuminait, c'était de l'orgueil, avec une sorte d'enthousiasme où se mêlaient je ne sais quelle vénération et quel attendrissement.

On eut beau accumuler contre lui tout ce que les passions politiques peuvent imaginer de venimeuses accusations et forger de méchantes attaques, Anvers ne lui fut pas une seule fois infidèle.

A dix reprises elle renouvela son mandat et, après un quart de siècle, où les services ne pourraient se compter, elle célébra, avec splendeur, le jubilé triomphal de son glorieux enfant. C'est l'honneur des masses. Les basses jalousies et les mes-

quines rancunes peuvent triompher dans un cercle étroit, la robuste droiture du peuple les écrase.

Victor Jacobs avait été l'un des promoteurs du grand mouvement de rénovation catholique dont les premiers congrès de Malines donnèrent le signal. Il avait assisté au triomphe. Il voulut que, vingt-huit ans plus tard, au nouveau congrès de Malines, retentit le dernier éclat de sa voix. La maladie l'accablait, son intelligence avait conservé toute sa vigueur, sa volonté domina ses souffrances. Vainement le supplia-t-on de ne pas affronter cette fatigue. C'était un vœu. Il l'accomplit. Ce fut comme une apparition. Plus d'un visage se mouilla de larmes. Et pourtant de quelle main ferme et sûre il sut indiquer les voies nouvelles où le salut de la société commande que se portent désormais les dévouements des catholiques !

Ainsi du commencement de cette admirable vie jusqu'à la dernière heure domine une seule pensée : la volonté de Dieu.

Dieu l'a rappelé. Inclignons-nous devant ses impénétrables décrets ! Malgré les blessures dont saignent tant de cœurs, malgré les larmes qu'arrache cette cruelle séparation, je ne puis me défendre, en jetant un dernier regard sur la dépouille mortelle de celui dont j'ai eu l'honneur d'être l'un des compagnons d'armes et des amis, de lui adresser cette parole du Divin Maître : " Réjouissez-vous, parce que votre récompense sera grande dans le ciel ! "

MGR JANSSEN

(Du Bien Publin de Gand)

Nous avons annoncé la mort de l'éminent historien.

On peut se dispenser de louer l'auteur de l'*Histoire du peuple allemand* : cet ouvrage considérable, si remarquable à tant de titres, est entre les mains de tous ceux qui se tiennent au courant de la science historique contemporaine. Personne, sans même excepter Dœllinger, n'a étudié plus et mieux que Mgr Janssen les origines, les hommes et les faits de la pseudo-réforme qui a failli déraciner le catholicisme en Alle-

magne au seizième siècle. Personne n'a réussi davantage à mettre dans son vrai jour cet événement, dont les conséquences furent si désastreuses et le sont encore pour le pays où il se produisit et pour l'Europe tout entière non seulement au point de vue religieux, mais encore, au point de vue politique et social.

Aussi tous les catholiques, à quelque nation qu'ils appartiennent, ont-ils salué dans le prêtre qui vient de mourir un vrai champion de leur Eglise, un écrivain dont la plume puissante était comme un glaive vengeur de la vérité opprimée et outragée pendant des siècles. Non pas que Mgr Janssen ait ressemblé en quoi que ce soit à un polémiste, à un passionné, à un batailleur. Au contraire, il ne se départit jamais du calme nécessaire au véritable historien, alors même qu'il rencontrait des adversaires violents et de mauvaise foi. Il se bornait à laisser parler les faits. De là sa force supérieure à toutes les attaques. Il n'avait qu'une passion, la passion du vrai. Et s'il n'a rien laissé debout de la légende échafaudée par les écrivains protestants sous le nom d'histoire de la Réforme, bien ébranlée déjà d'ailleurs par Döllinger, il l'a fait exclusivement, si l'on nous permet l'expression, à coups de document d'une incontestable authenticité. Cela est si vrai que bon nombre de protestants n'ont pu s'empêcher de le reconnaître.

Ce que son *Histoire du peuple allemand au sortir du moyen-âge* a coûté de recherches, de travail à son auteur, est inimaginable. Aussi bien Mgr Janssen, né en 1829, a-t-il entrepris son œuvre colossale au sortir, pour ainsi dire, de sa première jeunesse. Il avait consacré vingt longues années à fouiller les archives poussiéreuses des bibliothèques avant de publier son premier volume, qui ne parut qu'en 1876. Malgré une santé qui fut toujours précaire, Mgr Janssen travaillait sans relâche. Malgré des offres avantageuses qui lui furent faites à diverses reprises, il n'eut d'autre ambition que de poursuivre et de mener à bien l'effrayante tâche qu'il s'était imposée. Nommé député au Landtag de Prusse, il donna vite sa démission. Appelé à succéder au cardinal Hergenroether en

sa qualité d'archiviste du Vatican, il déclina cet honneur : " J'ai résolu, écrivait-il en 1879, de m'en tenir à l'œuvre que j'ai entreprise ; je ne désire rien d'autre. Cette œuvre est le but de ma vie, et, Dieu aidant, je l'atteindrai. "

Mgr Janssen est mort sans avoir pu réaliser son vœu. *L'Histoire du peuple allemand* est inachevée.

Six volumes seulement ont paru. Le septième, qui renferme le récit des événements ayant immédiatement précédé la guerre de Trente-Ans, est à peu près terminé. Un huitième et dernier devait retracer l'histoire de la guerre de Trente Ans. On annonce que la succession littéraire de Mgr Janssen est échue à son élève, déjà célèbre lui-même, M. Pastor, professeur à Insbruck, auteur d'une histoire des papes. Il est donc dès aujourd'hui certain que nous posséderons en son entier *L'Histoire du peuple allemand* écrite d'après le plan et sur les documents laissés par Mgr Janssen.

La disparition de l'illustre historien n'en est pas moins une perte cruelle pour les catholiques, comme elle est un deuil pour le monde des lettres.

SOUS LA FALAISE DE LA VIERGE

DRAME ÉMOUVANT

Lettre publiée par la *Défense* de Paris

" La ville de Fécamp vient de passer plus de vingt-quatre heures sous l'étreinte d'une inexprimable émotion. Un bateau de pêche, l'*Henri-Rivière*, a lutté pendant ce temps contre une effroyable tempête ; on l'a cru perdu, et on l'a vu reparaitre alors que personne au monde ne l'attendait plus. Mais dans quel état et par quel miracle ! Ce dernier mot ne sera pas de trop, quand j'aurai donné les détails que m'envoie un témoin oculaire de ce drame pathétique.

Il y avait abord vingt-quatre hommes et un petit mousse.

Dimanche dernier, par un temps splendide, l'*Henri-Rivière*

était parti comme tous les grands bateaux de Fécamp. Le lundi, vers cinq heures du soir, alors que la mer démontée rendait l'accès du port impraticable, il essaya de rentrer. Tentative inutile ! Impossible il était déjà de mettre à l'eau une balinière ou un canot, même en abandonnant le bateau, qui misérablement se débattait à deux cent mètres du port, son grand mât brisé et n'agitant plus au mâtereau qu'un pauvre lambeau de toile déchiré.

De cinq heures à dix heures du soir, cette terrible lutte pour la vie se poursuivait, sous les yeux pour ainsi dire de toute la population accourue sur les quais et sur les jetées. Les plus courageux efforts des canots de sauvetage eussent été impuissants, mais la foule affolée, brisée par l'émotion, guettant à l'horizon, dans l'obscurité du ciel orageux les feux d'appel, trépi-gnait, tremblait et hurlait. Que faire cependant contre l'irrésistible puissance de l'ouragan ? Fallait-il sacrifier de nouvelles victimes à l'aveugle fureur des flots ?

Et cependant l'horrible drame se poursuivait, au pied d'une falaise qui porte, en mémoire de la piété des anciens temps, le nom même de la Vierge.

Le pauvre bateau luttait, appelait et priait. La nuit s'était épaissie, il paraissait à peine par instants comme un point noir sur des montagnes de blanche écume, quand les vagues furibondes, après l'avoir érasé, le relançaient en l'air.

“ De ma fenêtre, m'écrivit mon aimable correspondant, je voyais de temps à autre un feu par lequel je reconnaissais qu'il se maintenait encore, appelant inutilement au secours le port qui semblait à deux pas.”

Cependant tout le monde était encore là ; les femmes invoquaient les malheureux sauveteurs retenus au rivage par l'implacable inutilité de tous les efforts humains, et d'ardentes prières plus utiles s'élevaient vers cette Vierge dont la chapelle surplombe la falaise et domine, à côté du sémaphore, le port de Fécamp.

A quatre heures du matin, cette scène angoissante durait encore, *L'Henri-Rivière* se battait toujours courageusement

contre les éléments. La tempête redouble, on ne voit plus rien.

Tout espoir était perdu. Quel deuil ! Vingt-quatre hommes et un enfant ! Après des sinistres qui ont déjà fait couler sur la côte normande tant de larmes, après la perte du *Coriolan*, de la *Jeanne-Marie* et d'un bateau d'Yport, dont j'ai vu moi-même en rapporter à Berk, dans le Pas-de-Calais, un pauvre marin mort qui ne fut reconnu qu'aux trois pieuses médailles cousues dans son tricot !

Mardi matin, écrasé par ce désastre, Fécamp était morne. On cherchait des yeux avec consternation la place où l'*Henri-Rivière* avait dû sombrer. En ce moment deux superbes arcs-en-ciel s'étaient levés au milieu des nuages pour illuminer la mer, et au point culminant où déferlaient les lames une troupe de mouettes émergeaient sur les cimes. Les bonnes femmes, en se signant avec horreur, disaient : " Elles planent sur les cadavres ! "

Ce fut seulement vers midi qu'un autre arc-en-ciel brilla, celui qui, le lendemain du déluge, apportait à Noé le signal du salut. On apprit que le brave et courageux bateau emporté par l'ouragan avait fait tête jusqu'au bout, mais il était temps de l'aller chercher. Désarmé, cassé, troué, sans mâts, sans gouvernail, il avait été emporté du côté de Dieppe, vers Saint-Valéry-en-Caux.

Le remorqueur du port partit à sa recherche. Vers quatre heures et demi du soir, il le ramena pareil à un radeau inerte dans sa navrante misère.

La foule les attend, sur les quais, sur les jetées, sanglotant à en avoir perdu la parole. Ils sont là tous, on les voit sur le pont dénudé et dévasté, sauf deux matelots blessés et le mousse ahuri, qui sont couchés sur des tas de harengs empilés et de lambeaux de voiles déchirées. Tous sont nu-tête et paraissent silencieux et graves comme si la lutte contre la mort les eût hypnotisés.

Ils abordent, on s'empresse, leurs femmes, leurs enfants sont là, qui veulent se jeter à leur cou, les embrasser, leur parler, les entendre. Ils ne répondent à personne. Le premier qui a mis pied à terre est un vieux marin, blessé à la tête par la chute du

grand mât, enveloppé dans des linges ensanglantés ; après lui un autre blessé, puis l'enfant, le mousse, enfin les vingt-deux autres. Ils ne connaissent et ne veulent connaître personne, ni parents, ni amis, ni même le bon curé de Fécamp et ses vicaires, qui n'ont pas quitté le port depuis si longtemps en les attendant et en priant pour eux. Ils défilent un par un, toujours tête nue, et on les voit, sans avoir prononcé une parole, sans avoir répondu à une question ni à une embrassade, se diriger vers la falaise de la Vierge.

A ses pieds ils avaient combattu, à ses pieds ils avaient invoqué le secours d'en haut, ils la gravissent sur les genoux, acquittant en honnêtes gens et en marins loyaux le vœu qu'ils avaient fait à l'heure du péril suprême.

— La Vierge les avait sauvés, disaient encore les bonnes femmes, elle le pouvait bien, puisque le sémaphore éclairait près d'elle leur angoisse.

“ On n'a jamais vu, disent les dépêches des agences officielles, un spectacle aussi émouvant que celui-là dans sa touchante simplicité.”

Un des rares écrivains radicaux qui se piquent de sincérité et de libéralisme, M. Henri Liévin, en était lui-même si ému qu'il s'honorait en signalant avec respect ce fait dans la *France*, et en constatant loyalement que “ la laïcisation n'a pas fait de grands progrès dans le monde de ces braves pêcheurs, dont on ne peut pourtant pas dire qu'ils sont des cléricaux.”

N'est-ce pas plus éloquent qu'un discours de politicien au Sénat sur les empiétements d'une Eglise que de niais franc-maçons et les derniers refractaires de 1870 s'appliquent à persécuter ?

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les détails très précis, que je viens de vous donner sur ce drame maritime et chrétien m'ont été fournis par un homme qui est à la fois l'arrière-petit-neveu d'un ancien évêque de Bayeux, Mgr de Nesmond, fondateur au dix-septième siècle du célèbre pèlerinage de la Délivrance, et d'un des meilleurs lieutenants de Tourville.”